

Allocution de Monsieur Jean-Claude Casanova,
Président du Prix Guizot
Membre de l'Institut

Remise du Prix François Guizot – Institut de France
Jeudi 16 octobre 2014 – 18h00
Grande salle des séances

Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Madame la présidente,
Mes chers confrères,
Mesdames et Messieurs,
Cher Jacques Julliard,

Notre prix porte un nouveau nom, "Prix François Guizot- Institut de France". Nous devons nous réjouir car, ainsi, il change et il se perpétue. Notre jury aussi, puisqu'il s'est renforcé, rajeuni et mieux encore féminisé : Michel Zinc, qui préside cette séance, et Hélène Huby ont rejoint nos rangs.

Permettez-moi d'expliquer pourquoi notre jury a choisi, sans beaucoup d'hésitation et avec beaucoup d'admiration, le livre de Jacques Julliard *Les gauches françaises 1762-2012 : histoire, politique et imaginaire*, aux éditions Flammarion.

C'est un livre plaisant et un livre savant. Plaisant parce qu'il est agréable, facile à lire pour l'honnête homme, qui, quoi qu'on dise, existe encore. Le succès du livre le prouve. Il est savant sans être pédant, il n'évite pas les grandes questions qui touchent à la religion, à la philosophie, à la nature des sociétés, mais il guide le lecteur et l'éclaire.

C'est aussi un livre profond qui traite de l'histoire politique française, et, par comparaison avec les autres pays, de l'histoire des démocraties modernes. Il est l'aboutissement d'une longue réflexion sur la politique et sur l'histoire françaises, réflexion menée par un historien aux multiples domaines : historien du XIXe siècle, historien du socialisme et du syndicalisme, historien de la France et de l'Europe contemporaines, historien des idées. Historien qui n'est étranger ni à la philosophie ni à la littérature. Historien critique dans tous les sens du mot, sans *a priori*, sans dogme, attentif, prudent, sympathique à toutes les idées, même celles qui peuvent légitimement irriter, sans illusions, non plus, sur les personnages qui peuplent la politique.

Mais, comme nous le savons tous, Jacques Julliard n'est pas seulement un historien, un savant et un professeur, il est tout autant un acteur du débat public. Un grand éditorialiste, un essayiste, un polémiste, engagé dans les luttes politiques. Il connaît le monde de la presse et de la politique, il y vit, il y est respecté, il y est admiré, il y est craint aussi pour son talent incisif et son indépendance. Le va-et-vient qu'il mène entre la politique d'aujourd'hui et celle d'autrefois, la réflexion sur la politique ancienne s'enrichissant de la réflexion sur la politique contemporaine, la comparaison des hommes politiques d'aujourd'hui avec ceux d'hier, lui donnent le détachement, l'ironie qui sont nécessaires pour parler de politique. Quand il est mécontent de nos contemporains, il se réfugie chez les anciens. C'est une des nombreuses raisons pour lesquelles il faut faire lire son livre, pour élever le présent à la lumière du passé et peut-être enrichir l'avenir.

D'ailleurs, chaque semaine, pour me consoler du présent médiatiquement ressassé, je vais lire l'éditorial de Julliard, je le fais depuis presque un demi-siècle, au point d'aller le lire partout où il veut bien écrire. Car je sais que je vais trouver une pensée robuste et libre. Pourtant, je ne suis pas, comme lui, de gauche ; si je souhaite savoir ce qu'il pense c'est parce que je sais qu'il va, en bon compagnon, m'aider à mieux penser. L'avantage qu'offre la lecture de tous les journaux est

que l'on peut y trouver le meilleur comme le pire, que pour mieux vivre, il suffit de faire sa propre revue de presse et, en choisissant bien, de fréquenter qui l'on veut, qui vous plaît et qui vous instruit.

Mais ne glissons pas vers les compliments personnels. Je voulais simplement dire qu'il y des affinités, des amitiés mêmes qui se forgent à cette lecture hebdomadaire sans qu'il soit nécessaire de se voir beaucoup ou de se téléphoner. Jacques Julliard portait ce livre en lui. Nous étions nombreux à l'attendre et nous n'avons pas été déçus, car dans la France un peu triste d'aujourd'hui, la vaste perspective historique est consolatrice.

Je voudrais dire aussi que ce livre est sans précédent véritable. Bien sûr il existe beaucoup de livre sur la gauche ou sur la droite en France. Je m'en suis souvenu en rangeant le Julliard dans ma bibliothèque. Mais il est sans précédent par l'ampleur et par la pénétration. Supérieur, oserais-je le dire, par exemple, au livre sur les "Droites" de René Rémond, admirable à beaucoup d'égards mais qui développait une idée que l'on peut contester, celle selon laquelle les droites du XXe siècle reproduisent la triade des années 1830 : légitimisme, orléanisme et bonapartisme. Comment dans ce cadre classerait-on la démocratie chrétienne ? Comment ne pas voir que le bonapartisme a des racines de gauche, que le légitimisme disparaît au XXe siècle et que l'Action française ne se confond pas avec lui ? En politique les catégories trop simples ne suffisent pas. À propos "des gauches", puisque c'est son sujet, Julliard va utiliser, parce que la réalité est complexe, des catégories plurielles.

Que faut-il admirer dans ce livre ? D'abord les portraits croisés à la Plutarque. Quel régal ! Voltaire et Rousseau, Robespierre et Danton, Thiers et Blanqui, Hugo et Lamartine, Gambetta et Ferry, Clémenceau et Jaurès, Poincaré et Briand, Thorez et Blum. J'ai regretté l'absence de Caillaux face à Poincaré, l'antagonisme, dans ce cas, est tellement plus cruel. Je me serais amusé à lire Germaine de Staël et George Sand, Simone de Beauvoir face à Marguerite Duras. Il reste à faire De Gaulle et Jean Monnet, Giscard et Mitterrand, mais je m'égare et je n'obéis pas aux règles de Julliard, en restant dans les limites des gauches.

Mais justement existe-il des frontières naturelles, bien tracées qui délimitent les gauches ? Au delà des portraits croisés et des aperçus historiques, Julliard va poser les questions essentielles pour toute réflexion sur la politique moderne.

Comment situer les idées majeures ? Ou placer Tocqueville ? Il siège au centre gauche, il accepte la République, il s'oppose au coup d'État, méprise l'Empire, prophétise la démocratie. L'Action française, qui l'abominait, le mettait à gauche. Mais où le place la gauche du deuxième XXe siècle. A droite ? C'est sans doute ce qu'elle pense. Mais lui ne se considérait pas comme de droite, et la droite de son temps ne l'aimait pas. Il n'était pas non plus orléaniste. Pourtant tous les "orléanistes", depuis, s'en réclament. Est-ce qu'avec le temps on change d'étiquette ? Et Auguste Comte ? Alain le vénérait et Alain est incontestablement accepté comme un homme de gauche. Anatole France aussi. Mais Maurras également se réclame de Comte, et admire Anatole France qui se laisse admirer par Maurras.

Je m'éloigne du sujet. C'est pour dire tout le plaisir qu'on trouve à ces repérages, à ces confrontations. Il faut souligner le talent, la culture, la verve de l'auteur. Il faut admirer le tour de force, la leçon réussie, la dissertation achevée. La satisfaction tirée de la forme autant que du fond, de la rhétorique autant que de la justesse du propos.

Ce livre permet aussi d'aborder toutes les grandes questions politiques de notre histoire : la république, la démocratie, le capitalisme et le socialisme, les institutions, l'égalité, la centralisation. Vues sous l'angle des gauches bien sûr. Perçues dans le temps avec toutes les variations nécessaires. Mais comme les gauches se confrontent entre elles et qu'elles se confrontent avec les droites et le centre, sous ce prisme, même s'il paraît réducteur, rien ne manque à la réflexion.

Puis-je aussi proposer quelques questions qui me sont venues à l'esprit en lisant et en aimant ce livre ?

D'abord l'hétérogénéité des gauches, que Julliard pose presque en principe, permet-elle de conserver l'unité du concept de gauche. Prenons des exemples. Il existe deux visions de la Révolution Française, disons celle de Soboul et celle de Furet. Elles sont incompatibles.

Les gauches s'uniraient-elles pour célébrer Thermidor ? Je participe sans difficulté à cette célébration et j'y retrouve Benjamin Constant, Bonaparte et peut-être l'ombre de Mirabeau. Mais Mathiez ne sera pas là. Les deux Jules : Michelet et Ferry n'accepteraient pas d'être classés avec Robespierre dans la même catégorie. Ni Thorez avec Thiers, ou même avec Clémenceau. Sartre se sentirait-il vraiment de la même famille que Camus ?

Émile Faguet, dans un livre charmant et profond, explique comment et pourquoi Montesquieu, Voltaire et Rousseau auraient combattu, refusé ou critiqué la Révolution Française. On peut plaider sans difficulté que Rousseau est à la fois de droite et de gauche.

On peut s'accorder en pensant que la gauche comprend des familles bien distinctes. Il en serait de la gauche comme du protestantisme : unité et diversité. Mais cette unité de la gauche est-elle si sûre ? Et si elle l'est, quelle est sa nature ? Jacques Julliard ne méconnaît pas l'objection. Il y répondra mieux que je ne peux le faire à sa place.

Venons en à ma seconde question sur l'indétermination des contours des gauches et de la gauche qui les regroupe. Il existe une lignée à laquelle s'apparente Aron : Montesquieu, Constant, Tocqueville, Elie Halévy. Où la classer ? À gauche ? Toute entière à gauche ? Julliard y place Constant. Halévy est dreyfusard, mais il n'est ni radical comme son ami Alain, ni socialiste comme son condisciple Blum. Moins à droite que son frère Daniel, mais bien difficile à classer ! S'ils ne sont pas de gauche, ou s'ils n'ont été considérés de gauche qu'à certains moments de l'histoire, où sont-ils, faut-il les placer au centre, à droite, et varier selon les époques (Montesquieu serait de gauche jusqu'en 1792 seulement ?). Faut-il classer les protagonistes là où ils se sont eux-mêmes classés ou là où leur temps les a classés ? Alain a faussement résolu la question : celui qui affirme qu'il n'est ni de droite ni de gauche, est de droite. Vite dit, et par lui, Alain, dont on n'ose pas publier le journal, pour ne pas indigner la gauche.

Le classement ne dépend-il pas du moment et de la situation politique ? Par exemple, pendant les années 1950, les communistes sont-ils à gauche ? Guy Mollet répond qu'ils ne sont pas à gauche, qu'ils sont à l'est. Mais la gauche placerait aujourd'hui Guy Mollet à droite. Il n'en reste pas moins que pour Raymond Aron, Boris Souvarine ou Hannah Arendt, le totalitarisme ne peut pas être à gauche, si on définit la gauche par la liberté ou l'égalité. Avancer que la "gauche soviétique" ne serait pas de gauche, pourrait être aussi suggéré pour "la gauche de la terreur jacobine", que Mathiez lie explicitement à Lénine.

Vient une autre question : celle du centre. Nous en avons souvent discuté. Doit-on s'en tenir à la dualité droite-gauche ? Une partie de la gauche, une des quatre gauches que distingue Jacques Julliard ne pourrait-elle être légitimement considérée comme le centre ? Peut-on dépasser la dualité ou doit-on s'y résigner ? À partir de Rousseau, de Hegel ou de Tocqueville on peut justifier le centre comme une tentative de synthèse entre deux vérités partielles. C'est l'objectif évident de la démocratie-chrétienne, qui en Allemagne utilise explicitement l'expression *Zentrum*. Le centre peut être entendu comme une formation politique ou comme une idée philosophique, et, dans les deux cas, il pose un problème de délimitation de la gauche ou du moins d'une partie des gauches, plus proche du centre droit qu'elle ne l'est des gauches communistes ou totalitaires. Parallèlement, se pose le problème des inclassables. Bien malin qui dira comment classer exactement Charles Péguy ou Simone Weil que Jacques Julliard admire, ou même Anatole France qu'il doit moins admirer mais dont la gauche s'approprie trop facilement les diverses facettes.

Rassurons-nous, Jacques Julliard répond à toutes ces questions. Il insiste sur le classement que font les acteurs eux-mêmes, et sur la façon dont les différentes époques classent les personnalités et les idées. Il insiste, surtout, sur la pluralité qui permet de distinguer entre les gauches, entre les quatre gauches : libérale, jacobine, socialiste et libertaire. Distinction très heureuse à laquelle on

ne peut que souscrire. Et qui fait apparaître d'autres distinctions profondes : en effet, gauche libérale et gauche libertaire se situent à la pointe d'un axe qui privilégie l'individu face à la société, et, de même, la gauche jacobine et la gauche socialiste se situent sur la pointe opposée de cet axe qui privilégie la société (ou la nation) face à l'individu.

Si on ajoute à l'axe d'opposition individu-société un autre axe, comme le fait mon ami Pierre Hassner, qui oppose raison universelle à un pôle, et identité enracinée à l'autre, on obtient, par chiasme, un cercle autour d'une croix à quatre pôles, cercle sur lequel se distribuent et voisinent les quatre philosophies politiques possibles : anarchie, libéralisme, communisme, fascisme. Le libéralisme et l'anarchie encadrant le pôle individu, opposé au pôle société, le fascisme et le communisme encadrant le pôle société. Le libéralisme et le communisme encadrent le pôle raison opposé au pôle identité, l'anarchie et le fascisme encadrant le pôle de l'identité irréductible. Ce qui donne le cercle autour duquel nous tournons parce qu'il existe une part de vérité à chacun des quatre pôles.

La question devient alors de savoir quels sont les espaces, quelles sont les frontières entre les gauches : sont-elles plus larges, plus difficiles à franchir que les espaces, les frontières, qui séparent les gauches des autres familles politiques ? Peut-être pourrait-on aussi se demander si la réflexion française en privilégiant la dualité droite-gauche n'a pas perdu au change, quand, avec cette dualité, elle a renoncé à la triade anglaise et américaine qui classe les idées politiques modernes, celle qui accompagne le mouvement démocratique, l'extension du droit de vote, l'égalité des droits, et qui retient seulement trois termes, acceptés et maintenus depuis la fin du XVIIIe siècle: radical, libéral et conservateur. Chateaubriand retenait ces trois termes et ils sont encore d'usage courant en Angleterre et aux États-Unis pour distinguer les trois attitudes politiques possibles de nos contemporains : refuser tout changement comme un conservateur, accepter la libéralisation progressive de la société, désirer un changement radical. Ainsi défini, le "libéral" aux États-Unis est proche de l'homme de gauche en France mais pas tout à fait car les deux termes ne se recouvrent pas exactement : un homme de gauche, en France, peut être un "radical" au sens américain, mais un tel "radical" ne peut pas être un "libéral" aux États-Unis. Le profil du "libéral" à l'anglaise ou à l'américaine, ses idées changent avec le temps, mais il tient toujours cette position de réformisme modéré et éclairé qui le distingue du conservateur ou du radical. Cette triade a été admise en France dans la seconde moitié du XIXe siècle. Mais elle a été vite oubliée. Curieusement, chez nous, le terme "libéral" est passé à droite, "radical" est devenu synonyme de centriste laïque et personne ne se proclame conservateur. Nous avons conservé les trois termes en les vidant de leur substance alors qu'ils correspondaient bien à trois attitudes possibles face à l'évolution des sociétés démocratiques et à la maîtrise de cette évolution par la politique. Symétriquement, droite et gauche sont des concepts utilisés en Angleterre et aux États-Unis, mais ils ne s'y sont jamais imposés pour définir les familles, les opinions et les idées politiques.

Pour ma part, puisque comme Français je suis tenu d'accepter la dualité droite gauche comme clé principale de la politique, je me borne à définir la droite par la fidélité, la gauche par la justice, la passion de la droite par la crainte, la passion de la gauche par le ressentiment, et à partir de ces définitions de définir le centre par la recherche simultanée de la fidélité et de la justice, en même temps que par le refus de la crainte et du ressentiment. Si je mentionne cette petite divergence par rapport à Jacques Julliard, et si je la lui soumets, c'est pour dire combien son livre suscite la réflexion et la discussion, tant il est riche d'aperçus originaux et de rappels historiques, de questions et de réponses, si bien que l'on se dit en le lisant et en le relisant qu'il devrait maintenant écrire un autre livre sur les droites et même, s'il voulait bien, sur "le" centre. Je ne veux pas le charger d'une corvée ; il nous suffit de savoir qu'il pourrait le faire avec autant de science, de justesse et de générosité, car, comme son livre le prouve, Jacques Julliard n'est pas un homme de parti, de luttes civiles, d'incompréhensions sectaires, au contraire il est un homme d'entente, d'ouverture, de complémentarité et il pleut d'indulgence pour ceux qui plaident pour le tiers parti, pour la concentration, même si à la différence de Léon Blum ou de Jean Jaurès il ne se

résout pas à accepter le juste scrutin proportionnel et préfère (comme Clémenceau) l'injuste scrutin majoritaire, celui qui permet aux minorités de gouverner. Car il sait bien, comme disait Pascal, dont la politique, soit dit entre parenthèses, est bien difficile à classer, que : “ les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout.”